

La campagne de Belgique d'Aragon en mai 40

Mesdames, Messieurs,

Aragon n'a jamais raconté sa deuxième guerre. Il s'en est servi comme matériau romanesque et certaines de ses expériences se sont retrouvées évoquées dans ses poèmes et dans ses lettres, mais il n'a jamais produit le récit de sa guerre, et ses biographes ne fournissent que peu de renseignements à ce sujet.

Nos recherches sur la campagne de mai 40 qu'a fait Louis Aragon en Belgique rendent cependant évident que les récits des tribulations du Groupe Sanitaire Divisionnaire 39, dans le roman *Les Communistes*, cinquième livre du cycle romanesque *Le Monde réel*, ont un caractère largement autobiographique. C'est au personnage de Jean de Moncey qu'Aragon a attribué le plus d'éléments vécus, mais d'autres épisodes autobiographiques ont été attribués à d'autres personnages. Il n'y a pas un personnage déterminé qui incarne l'auteur : ils ont tous une fonction romanesque dans le cadre de ce réalisme socialiste « à la française » qu'expérimentait Aragon dans ce cycle romanesque.

Aragon avait été mobilisé le 2 septembre 1939, au lendemain de l'invasion de la Pologne et de la déclaration de guerre. Il avait été affecté comme adjudant médecin auxiliaire au 220^e Régiment Régional de Travailleurs. Il s'agissait d'un de ces unités quasiment désarmée où l'Armée française affectait les éléments "suspects", comme les communistes. Volontaire pour une nouvelle affectation, Aragon est affecté à la 3^e Division Légère Mécanique pour y commander une section de brancardiers faisant partie du Groupe Sanitaire Divisionnaire (G.S.D.) 39 appartenant à la 3^e D.L.M.

Son grade de médecin auxiliaire, Aragon le tenait de la première guerre mondiale, quand étudiant la médecine en compagnie d'André Breton, il avait été mobilisé et envoyé au Chemin des Dames, et il l'évoquait en 1946 dans une allocution faites aux Journées médicales de la clinique de Broussais :

« En 1917 j'étais, il faut le dire, devenu médecin auxiliaire dans l'armée française. Et, comme vous le savez, on appelle médecins auxiliaires dans l'armée française des gens qui ne sont pas du tout médecins. Mais c'est un beau grade, je n'en médierai pas. C'est le mien dans notre armée depuis vingt-neuf ans, j'ai fait deux guerre en cette qualité et, adjudant en 1917, j'y suis demeuré adjudant en 1939-1940, c'est mon bâton de maréchal : il en vaut bien un autre.

C'est la coutume de médire des médecins militaires. C'est une coutume sotte. Ils jouent tout aussi bien au bridge que les autres médecins, et ma foi, en campagne, ils font ce qui se peut, qui n'est pas grand-chose quand on n'est pas médecin militaire. Pourtant, d'une guerre à l'autre, il n'est pas possible, même au témoin le plus borné comme moi, de ne pas remarquer que la médecine a dû faire de grands progrès : car assurément, dans cette guerre-ci les blessés mouraient moins facilement que dans l'autre, et je soupçonne les médecins d'y être pour quelque chose. Mais je dois aussi à la médecine militaire ce que vous me permettrez d'appeler une fière chandelle. Si le fait un peu baroque pour quelqu'un comme moi de m'être trouvé médecin auxiliaire ne m'avait pas fait en 1939, dans l'armée du Général Gamelin, un sort un peu hors série, il est infiniment probable que je n'aurais pas aujourd'hui le sadique plaisir de parler médecine à des médecins... »

Contrairement à ce qui a été trop souvent répété, l'armée blindée française en 1940 n'était pas inférieure à l'armée blindée hitlérienne. Le nombre et la qualité des chars étaient sensiblement similaires. La différence tenait essentiellement dans la doctrine d'emploi. Les chars allemands étaient regroupés dans des divisions blindées, associés à une l'infanterie et une artillerie motorisées. Ces unités étaient capables d'assurer d'importants mouvements stratégiques, des percées en profondeurs, de vastes manœuvres d'encercllement. Les chars français étaient eux ventilés par petits paquets dans les

divisions d'infanterie, et n'atteignaient pas la masse critique pour remporter des résultats stratégiques.

Deux exceptions cependant à la veille de la guerre : trois divisions cuirassées, lourdes et mal conçues, aux chars puissants mais lents et de peu d'autonomie, qui étaient destinées à percer un front ennemi, et surtout, quatre divisions légères mécaniques, qui étaient l'équivalent des Panzerdivisionen allemandes. C'est justement dans une de ces D.L.M., qu'Aragon allait faire la campagne de mai 40.

La 3^{ème} D.L.M. comportait deux régiments de chars, chacun à deux escadrons de 20 chars Hotchkiss H39 (appelés W40 dans le roman) et deux de 20 escadrons de chars Somua, un régiment de découverte à deux escadrons motocyclistes et deux escadrons d'automitrailleuses Panhard et un Régiment de Dragons Portés sur des véhicules tous-terrains Laffly. La D.L.M. disposait aussi d'un Régiment d'Artillerie Tractée Tous-terrains, et quelques unités d'appui et de service, parmi lesquels le Groupe Sanitaire Divisionnaire 39 — celui auquel Aragon était affecté.

Les DLM étaient des unités de cavalerie qui avaient les missions et les traditions de cette arme. Les deux régiments de char de la DLM étaient les 1^{er} et 2^e régiments de Cuirassiers avaient tout deux été créés en 1635 sous les noms de régiment « Colonel-Général » et régiment « Royal Cavalerie ». L'unité de découverte était le 12^e régiment de Cuirassiers (ci-devant régiment « Dauphin Cavalerie ») qui avait été créé en 1668 et l'infanterie motorisée de la DLM était le 11^e régiment de Dragons (l'ancien régiment « Dragons d'Angoulême »). Ces quatre régiments s'étant tous illustrés à « Austerlitz », « Austerlitz » devint la devise de la 3^e D.L.M. C'était une unité d'élite, puissante et moderne, entièrement motorisée sur chenilles ou véhicules tout-terrains, et socialement singulière, puisqu'elle brassait des officiers traditionnalistes de la cavalerie, dont un grand nombre d'aristocrates, et des chauffeurs et mécaniciens issus d'une classe ouvrière qui sortait du Front populaire.

Le G.S.D. 39 était composé de sept médecins et chirurgiens, de quelques pharmaciens, dentistes, officiers d'administration, de quinze sous-officiers, de 200 à 250 infirmiers, ambulanciers et chauffeurs.

Le plan allié était appelé « manœuvre Dyle » : en cas d'attaque allemande sur la Belgique neutre, le corps de bataille franco-britannique devait s'installer sur une ligne fortifiée (dite « position de résistance ») préparée par les Belges. Cette ligne partait du sud d'Anvers, englobait Lierre et Louvain, longeait la Dyle de Louvain à Wavre, puis par Gembloux se soudait vers Rhisnes à la Position Fortifiée de Namur, pour ensuite longer la Meuse jusqu'à la frontière.

L'armée belge devait occuper le segment Anvers-Louvain, la Force Expéditionnaire Britannique le segment Louvain-Wavre, la 1^{ère} Armée française du Général Blanchard le segment Wavre-Namur centré sur Gembloux, la 9^{ème} Armée française du Général Corap le segment Namur-Doncherry (France) — la position fortifiée de Namur étant défendue par un corps d'armée belge.

Le Corps de Cavalerie du général Prioux, à laquelle appartenait la 3^{ème} D.L.M. devait mener une bataille de rencontre avec les Allemands sur la ligne Tirlemont-Hannut-Huy pour laisser le temps aux divisions d'infanterie de la 1^{ère} Armée française de s'installer sur la position de résistance.

Selon la « manœuvre Dyle », le 12^e Cuirassiers, en mission de découverte pour la D.L.M., était chargé de prendre au plus tôt contact avec les forces belges en ligne sur le Canal Albert et la Meuse au Nord de Liège et de renseigner sur l'importance et la nature de ces forces. Venaient ensuite, en mission de sûreté éloignée, les trois escadrons motos des dragons et l'escadron anti-char de la division qui devait mettre le mouvement de gros de la D.L.M. à l'abri des actions ennemies. Suivait le gros de la D.L.M., avec en premier échelon les chars des 1^{er} Cuirassiers au Nord et 2^e Cuirassiers au Sud. Le mouvement de la D.L.M. devait s'effectuer en deux temps : D'abord avancer derrière la position Wavre-Namur, ensuite sur la ligne Tirlemont-Hannut.

Le plan allemand, dressé par le général Von Manstein, s'appelait le « plan jaune ».

Au Nord, un groupe d'armées devait réaliser une réédition partielle du plan de 1914 afin d'induire les alliés en erreur, et les amener à porter leurs forces au nord. Il était également responsable de l'invasion des Pays-Bas.

Au centre, le groupe d'armées de von Rundstedt, qui disposait de 7 divisions blindées sur 10 était responsable de l'effort principal. Il devait réaliser une percée sur un front étroit dans les Ardennes belges et françaises, que les états-majors alliés supposaient infranchissables aux chars, afin de traverser la Meuse à Sedan, Monthermé et Dinant.

Au sud, un groupe d'armées se trouvait en position statique face à la ligne Maginot, avec pour objectif de fixer les troupes françaises par des attaques ponctuelles et limitées.

On comprend que la « manœuvre Dyle » allait au devant des désirs de Van Manstein. Toutes les grandes unités mécanisées alliées, ainsi que les divisions d'infanteries les plus aguerries, comme la Division Marocaine, allaient s'engouffrer en Belgique et s'exposer à l'encerclement.

Durant la campagne des 18 jours, le front allié en Belgique allait, dans l'ensemble, bien tenir, et infliger de solides pertes aux Allemands. Le Corps de Cavalerie allait mener une bataille de rencontre et remplir sa mission de retardement. La 1^{ère} Armée française aura eu le temps de s'installer sur la position de résistance, et d'offrir, notamment à Gembloux, une bataille défensive en plusieurs points victorieuse.

Mais dans les Ardennes, les divisions panzers de Von Rundstedt franchissent la Meuse et foncent sur Abbeville sans se soucier de leurs flancs ni de leurs arrières. La division de Guderian atteint Abbeville le 20 août. Le vaste coup de faux a encerclé le Corps de bataille allié en Belgique et dans les Flandres française. Cette poche qui allait bientôt se réduire au périmètre de Dunkerque, où la marine anglaise allait réaliser le miracle de soustraire 220.000 soldats anglais et 120.000 soldats français à la captivité.

La 3^e D.L.M. cantonna entre le 30 mars et le 2 avril dans le Cambrais. Le 9 avril, les nazis attaquèrent le Danemark et la Norvège. La division d'Aragon fut mise en état d'alerte et déplacée vers la frontière belge, au nord-est de Valenciennes. Sont détachés alors du G.S.D. des postes de recueil de blessés, constitués chacun par deux voitures sanitaires (c'est-à-dire des camionnettes aménagées en ambulances), trois infirmiers, un médecin ou dentiste auxiliaire. Ces détachements devaient partir devant les unités blindées pour s'installer en Belgique et pour recueillir les blessés survenant lors de la progression. Afin d'éviter l'encombrement des routes par des croisements de voitures, ils devaient évacuer leurs accidentés dans le sens du courant, donc vers l'est, sur des formations sanitaires belges, d'où ils seront emportés vers l'arrière par voie ferrée.

L'état d'alerte est ainsi maintenu pendant cinq jours ; puis ces dispositifs, devenus sans objet, l'invasion de la Belgique ne se produisant pas, il sera progressivement supprimé. L'état d'alerte prendra fin le 25 avril. A cette date, la situation étant revenue au calme, les personnels furent envoyés en permission.

Ils resteront à Condé où Aragon écrivit plusieurs poèmes de son fameux recueil *Le Crève-Cœur*.

C'est le 10 mai vers 7H30, que la D.L.M. a reçu l'ordre d'alerte : « *L'ennemi a franchi la frontière belge : exécutez la manœuvre DYLE ; Heure H : 10 heures* ». Pour le G.S.D. d'Aragon, c'est la manœuvre du 10 avril qui recommence, les détachements sanitaires qui doivent installer des postes de secours avancés s'appêtent à partir... Voici la scène telle que décrite dans le roman :

Les voitures-ambulances rassemblées sur la route du bas, les hommes et les gradés vont se faire rayer des cadres chez le Lieutenant Gourdin, qui ne leur épargne rien en fait d'écritures. On les passe en subsistance au Régiment de découverte. Dasvin de Cessac explique à Parturier et Blaze, sur un grand plan directeur, les modifications au plan du mois précédent : tout se passe comme si le dispositif était décalé d'une route vers l'est... nous avons toujours deux routes... mais celle que vous auriez suivie en avril échoit cette fois à l'Armée anglaise... tant pis ! on ne passe plus par Waterloo ! (...)

Le jus pris, Parturier vous aurait bien emballé tout son monde. Une heure de préparatifs, c'est assez.

Mais, avec les complications administratives, le Lieutenant Gourdin estime qu'on a bien le temps de manger avant le départ. Parturier se précipite vers Blaze : c'est du sabotage, voyons... nous devons passer en avant du Régiment de découverte... Il est pourtant sage que les hommes ne s'embarquent pas le ventre creux... D'ailleurs, comme Gourdin, qui ne déteste pas se faire auprès des hommes du rang une popularité aux dépens des autres, a exprimé à haute voix en leur présence, dans son bureau, son avis sur cette question... Blaze estime qu'on ne peut démarrer avec des bonshommes de mauvais poil... alors !

Vers huit heures, les premières nouvelles. L'homme-radio a entendu Paris et Londres. Plusieurs grandes villes françaises, qu'on ne nomme pas, pour ne pas renseigner l'ennemi, ont été bombardées : il y a des morts, des femmes et des enfants... l'appel du Général Gamelin : *Français, voici l'heure solennelle. Depuis huit mois, la suprême menace était suspendue sur nos frontières, nos villes et nos champs...* Parturier est prêt, lui, depuis une heure au moins. Il lui manque pourtant une enveloppe, que lui donne la vieille femme chez qui il habite. Elle demande : « Alors, M. le Major ? cette fois, c'est la guerre ! » Avec douze brancardier en moins, Prémont ne va plus avoir grand monde à son peloton... Prémont, mon vieux, vous voulez être gentil ? Faites partir cette lettre... Bien sûr, dit Prémont, qui, lui, comme il reste, n'a pas la tête à l'envers, fait trois pas et met la lettre de Parturier dans la boîte aux lettres, au coin de la rue. Simple, mais il fallait y penser.

A neuf heures quarante, les cuisines n'ont pas encore donné à manger aux hommes du convoi ! Insensé ! Patience, dit Blaze, qui vient d'intriguer pour avoir une carte Michelin de plus. Ce n'est pas une raison, parce que Fil-de-Fer est dentiste, pour le laisser dans la nature sans avoir de quoi se diriger ! Aux cuisines, il y a vraiment de la mauvaise volonté.

Enfin... la soupe ! Il est dix heures trente. Avalez vite. Il est bon, le potard, on ne peut pas s'étrangler. Ah, les gradés ont-ils reçu les circulaires sur l'attitude à observer par rapport aux populations ? On ne l'a pas sous la main... Faites la chercher au bureau ! Une chose, une autre. On est parti, il était bien midi.

Les automitrailleuses et motocyclistes du 12e Cuirassier avaient franchi les premiers la frontière à Péruwelz, Quiévrain et Bavay. A 12 heures, ils ont atteint Gembloux, à 19 heures ils surveillent les ponts du Canal Albert, et la route de Tongres à Eben-Emael dont le fort, clé de la défense belge, surplombant l'endroit où le Canal Albert rejoint la Meuse, est depuis le matin entre les mains des parachutistes allemands.

Tous les soldats français se souviennent de l'accueil enthousiaste des Belges. La confiance règne, malgré le fait que l'aviation allemande semble être seule dans le ciel. La colonne Nord de la DLM sera d'ailleurs bombardée et mitraillée près de Mons.

Trois heures moins le quart. Les douaniers belges, tout un groupe d'hommes et de femmes, des enfants, tout ça qui agite les casquettes, des mouchoirs, criant : « Vive la France ! Vive la France ! »

« Ça fait drôle tout de même... » murmure Raoul Blanchard. (...) Brusquement un des douaniers s'approche de la portière, et lance quelque chose en criant : « Tiens, mon camarade ! » Blanchard l'a reçu sur le nez. Un paquet de cigarettes...

A Quiévrain, toute la population est là, du délire. D'où a-t-on sorti ces drapeaux français mariés aux couleurs belges ? Les chars, devant les ambulances, défilent, l'officier dans la tourelle, et le tonnerre que ça fait est couvert par les acclamations. Des filles folles se jettent contre ces énormes bêtes d'acier, des présents plein les bras. On flanque des oranges à toute volée sur les voitures. Des femmes proposent des demis de bière, la mousse débordante... On chante la *Marseillaise*.

On roule un peu plus vite, mais tout de même à la vitesse des chars. Cinq kilomètres après Quiévrain, des estafettes à moto font ranger les ambulances sur le côté. Allons, on n'en finira pas ! Et puis voilà une Peugeot qui s'arrête. Les officiers qui sont dedans demandent ce qu'il y a, ce que c'est que ce convoi ? Blaze met pied à terre. Ah, c'est le Docteur ! Comment ça va, Docteur ? Des officiers des cuirs, de la popote de Condé. On leur explique nos malheurs. Attendez, on va vous arranger ça...

Cette fois, les estafettes filent en avant, mais avec l'ordre de laisser passer le convoi sanitaire...

Changement de décor ! On file à soixante à l'heure jusqu'à Boussu-lès-Mons... Toujours cinq kilomètres de pris ! Le paysage plat de la route change depuis quelque temps. On arrive en plein Borinage. L'horizon se bosselle, les usines poussent, et les terrils inégaux surgissent noirs et bleus, l'air malgré la guerre commencée a des cravates de fumée. Les maisons petites, blanches, de vrais fromages de plâtre, avec aux fenêtres à volets de couleurs des grappes de gosses et de femmes, les rideaux qui s'envolent dans le vent comme des drapeaux d'on ne sait quel pays, bariolés, joyeux... Ce que tout ça est blond ! La marmaille... Ici, un brusque déferlement de fleurs... des fleurs... des fleurs... mais où ont-ils été prendre tout ça ? S'ils en jettent depuis le matin, des rouges et jaunes, des énormes fleurs violettes... Tu sais ce que c'est ? demande Blanchard à Jean, qui rougit : lui qui avait un si bel herbier ! Mais les cigarettes, les bouteilles de bière ou de vin, les fruits, les filles qui s'accrochent aux voitures pour embrasser les soldats, tout cela continue sous les *Vive la France !* on n'y prête presque plus guère attention, à cause de ce qui vient de se produire : les lilas ont fait leur apparition, tous les gens arrivent avec des brassées de lilas, la route en est jonchée, les chars passent sur des litières de lilas, les hommes dans les tourelles d'un instant à l'autre fleuris comme des dieux païens...

« Ecoute... écoute... » dit Blanchard à son compagnon. Tu parles qu'il écoute, Jean, la *Marseillaise* grandissante au cœur des lilas... une *Marseillaise* qui ne ressemble à rien... folle...

Le détachement d'Aragon passe par Mons pour reprendre au nord la route de Bruxelles ... A partir de Soignies, les sanitaires quittent la route des chars, et avancent bon train. Tandis que le gros de la D.L.M. continue de Soignies par Braine et Nivelles sur Wavre. Le détachement d'Aragon coupe pour placer les deux postes de secours de part et d'autres de Nivelles, le premier à Écaussines d'Enghien. Le reste du détachement reprend la route et franchit le canal de Charleroi à Arquennes.

On a rattrapé une grand'route, et on marche à nouveau au ralenti. D'autant que ce sont des W 40 sur cet itinéraire-là ! Heureusement qu'à Nivelles on repique de côté par les chemins de traverse. Il fait toujours un temps splendide, les rayons du soleil plus obliques. Sur le bord de la route une grande pancarte : VISITEZ NIVELLES – SA COLLEGIALE – SON CLOÎTRE DU XIII^e siècle.

« Ça fait envie ! – dit Jean. – Quand la guerre sera finie, je reviendrai visiter Nivelles... » Ici, à nouveau les gens leur jettent des lilas... mais comme la fin d'une fête... les fleurs semblent poussiéreuses, peut-être les jette-t-on pour la deuxième ou la troisième fois. Une ville attirante. Tout ce moyen âge entrevu. Parturier, dans la voiture arrière, pense à Solange, à sa lettre à Solange. (...) Des motards de liaison, revenant de l'avant, les croisent, pétaradant. Il ne faut pas se tromper à la sortie : on tourne à droite... par Jérusalem... oui, Jérusalem !

Six heures quand ils atteignent Houtain-le-Val. Le jour décroît, doré. Ce n'est pas un bien grand patelin. A un croisement de routes très secondaires. Des arbres autour, et puis dans le fond, on les a envoyés au château. Les gens du château reçoivent le Docteur Blaze. Il faut voir le bourgmestre. Un homme avec une barbe grise qui fait deux pointes, déjà costumé en milicien, c'est-à-dire avec un ceinturon, un képi de garde-chasse, et un Hammerless à la main. On installera le Docteur et son poste de secours dans une dépendance du château... Embêtant, parce que ce n'est pas sur la route des W 40, et si la troupe passe, on ne saura pas comment trouver l'infirmerie ! A moins de mettre une sentinelle... peut-être que quelqu'un du village voudra bien montrer la garde ? Trois ou quatre messieurs mûrs, un plus jeune, tous affublés comme le bourgmestre, se consultent entre eux.

Les hommes ont mis pied à terre. Morlières restera ici avec Blaze. Il déballe son panier. On vient lui ouvrir la porte.

Le détachement repart et... s'égare.

« Dis donc, où est-ce qu'il nous mène, le Lieutenant ? » dit Blanchard. Le jour baisse tout à fait, et depuis un moment, en fait de Baisy-Thy... on longe des bois, on s'y est enfoncé. Le pharmacien doit se poser la

même question : sa voiture s'arrête... il se penche et crie à Moncey : « Je ne sais pas trop où on est... on pourrait revenir... mais il ne faut pas perdre de temps, voilà la nuit... je crois que c'est la direction... allez, en avant ! »

Ceci ponctué du geste de l'avant-bras, la main tendue, rabattu de l'oreille gauche à l'horizontale... On roule. Parturier a une idée dominante : éviter de retomber trop vers le nord, parce qu'on s'embringuerait encore dans la route de Wavre, avec le cheminement des chars. Ici, c'est le grand silence. On passe le long d'une ferme. On pourrait demander ? Halte ! Va-z-y, Moncey...

Jean descend. Un long mur, les bois tout autour, une de ces hautes portes paysannes qu'ils appellent ici des sarts... Deux chiens à la chaîne aboient. La grande cour semble vide, sauf pour des volailles effarouchées. Une charrette dételée avec ses bras qui ont l'air de prier, un tas de paille, les ustensiles dans un coin de grande... Un enfant se tient devant la porte du corps principal, six ans peut-être, un garçon avec un tablier, des sabots. Jean lui sourit. Tout d'un coup le mioche se sauve et se précipite dans la maison, hurlant : « Maman ! Les soudards ! Les soudards ! » Derrière lui, la porte se ferme, on entend parler, courir. Une femme là-dedans se barricade. Jean, ça lui fait drôle de terroriser les gens. Il frappe au volet de la porte. On ne répond pas. Derrière, on entend une respiration haletante... « N'ayez pas peur, Madame, ce sont les français... — La respiration s'arrête, il poursuit : — Je voulais vous demander le chemin... comment ça s'appelle ici ? on s'est perdu... » rien, pas de réponse. Il attend. Il répète : « Ce sont les Français... » Le silence pèse plus encore quand il y a traîné, étouffé, un chuchotement d'enfant... puis comme si un pied bronchait... la peur... Alors Jean frappe. A la porte, à la fenêtre déjà close avec les persiennes. Il va, il vient dans la cour... frappe encore... « Eh bien quoi ? » lui crie, du vantail, Parturier qui s'impatiente. Moncey hausse les épaules. C'est trop bête... on ne sait même pas où on est ! Les chiens hurlent. Ah, et puis...

Il a fallu y renoncer. Des gens épouvantés ; les soudards ! il criait le petit. Manach fait le renseigné : là-bas, en prenant l'essence... il a remarqué, tous les gens disent comme ça : soudard en belge, c'est le mot courant pour soldat... En tout cas, de savoir que c'est les Français, ceux-là... ça ne les rassure pas beaucoup. Tant pis. On ne va pas perdre ce qui reste de lumière. On continue dans la même direction.

(...)

Comment se fait-il qu'on tombe précisément sur Gembloux, précisément sur le point qu'on a décidé d'éviter, c'est ce que Parturier ne parvient pas à s'expliquer. Mais le fait est là : on est à la sortie nord de Gembloux, sur une sorte de route démesurée, avec les lumières qui éclairent les maisons d'une couleur violette. Ce qu'on a en face a l'air d'une fabrique ou d'une école. L'officier d'artillerie, sorti comme un diable de sa boîte à l'arrivée des ambulances, ne leur laisse pas le moindre doute. Un peu plus loin, une baraque brûle. L'incendie augmente cet éclairage de funambules.

(...)

Comment on s'est trouvé à Gembloux, ce n'est plus qu'une question académique. Il s'agit maintenant de s'en sortir. Voyons la carte, là, un peu après le carrefour... Vous allez sur Wavre, Docteur ? Mais non, je fonce sur Tirlemont ! Alors, à droite, la route balisée...

Ça, c'est un spectacle extraordinaire. Il a fallu avant de s'y engager laisser passer un convoi... c'est déjà le gros. Sur cette route-là, on peut circuler feux étaient. Elle est jalonnée de balises lumineuses. A perte de vue, en ligne droite, avec les immenses arbres qui lui font un dais ou tout au moins qui semblent immenses au-dessus des balises. (...)

Quinze kilomètres comme ça ! On s'est inséré dans la colonne, on en subit les arrêts. Mais après les balbutiements de tout à l'heure, cette nuit noire, ces bois inhospitaliers, comme on éprouve avec plaisir, même aux arrêts un peu longs, ce sentiment retrouvé de l'ordre ! Ici, on marche sur une terre étoilée... pas de risque de se perdre... sur une route qui a un numéro, qui est portée sur les ordres de mission, sur les extraits de cartes routières établis par itinéraire, longtemps à l'avance, à Vincennes ou à La Ferté-sous-Jouarre, par des hommes de science, qui mesurent tout à la règle, au compas... et connaissent la force des blindages, la puissance des bouches à feu, le rayon d'action des chars ! Parturier, rassuré, roule vers son destin. Roule lentement vers son destin.

Le samedi 7 mai, en raison de la percée allemande sur le Canal Albert, la mise en place des unités françaises en Belgique avait été activée.

C'est dans le château du baron de Traux de Wardin, à Jodoigne, qui devient dans le roman le château du baron de Heckert, que le G.S.D. 39 va se regrouper le lendemain et installer l'hôpital de campagne de la division. Au cours de l'après-midi, le parc du château a été envahi par un régiment de guides belges montés sur des bicyclettes. Officiers en tête, ils venaient du canal Albert qu'ils étaient chargés de garder. Ils racontent à Aragon et aux autres médecins qu'ils ont dû abandonner les positions du canal à la suite d'un effroyable bombardement par avions qui a duré trois heures. Ils ont perdu près de vingt pour cent de leur effectif et sont complètement démoralisés. Aragon et les autres anciens de 14-18, comme le raconte dans ses mémoires un autre médecin du G.S.D. 39, s'étonnent un peu qu'une troupe qui n'a perdu que le cinquième de son effectif ait ainsi lâché pied et prétendent que « de leur temps, à Verdun » on ne relevait les troupes que quand il y avait au moins soixante pourcent des pertes... et qu'on attendait d'être relevés pour se retirer. ».

Quelques kilomètres à l'ouest de l'hôpital, la D.L.M. prend ses positions de combat. On creuse, on poste les armes, on installe les transmissions. Hannut étant trop vaste à défendre pour les moyens de la 3^e DLM, la défense s'organise en deçà de la ville. Le 11^e Dragon, renforcés par des chars Hotchkiss, organise trois points d'appui : à Wansin, à Crehen et à Thisnes. Les intervalles entre les villages seront défendus par des contre-attaques menées par les chars Somua du 2^e cuirassiers disposés à Merdorp et Jandrenouille, et ceux du 1^{er} Cuirassiers en réserve à Jauche. En avant du dispositif français, les blindés et motocyclistes du 12^e Cuirassiers sont en mission de couverture.

Dès l'aube du dimanche 12 mai, la Luftwaffe bombarde sévèrement Jodoigne, et l'exode commence :

La veille encore, on a pu les retenir. Mais la seconde nuit, des fuyards ont confirmé la panique et, au matin du douze, tous les civils ont fichu le camp. Les carrioles, les voitures à bras se sont entassées de meubles, de coussins, de courtelines. On a vu au grand jour, sous la petite pluie couleur cendre, des objets tirés du cœur des maisons, qui depuis des années et des années dormaient dans le secret des vies privées. Des vieillards hissés sur des ballots d'étoffes, entre des ustensiles de cuisine et des cages d'oiseaux. Tout cela prend le chemin cahotant de l'ouest. « Où allez-vous comme ça ? » a demandé Raoul Blanchard à un grand maigre tirant son cheval, avec, à ses côtés une femme qui pousse une brouette lestée de pendules, de bougeoirs, de moulins à café. « En France, donc ! » répond le bonhomme. Raoul revient du château de Heckert, ramenant Jean de Moncey et deux copains de renfort. Il a arrêté sa bagnole en contrebas de la rue centrale, regarde tout ce déménagement, et murmure : « En France ? » avec perplexité. Il est huit heures environ.

Après avoir visité son G.S.D. où sont arrivés déjà 72 blessés, dont 35 seulement appartiennent à la division, le médecin-colonel Gérard Daumis part, dès le matin, avec Aragon reconnaître les postes de secours régimentaires. La route de Tirlemont à Gembloux n'est déjà plus parcourue que par de rares voitures automobiles civiles ; mais de nombreux cyclistes et piétons se pressent sur les bas-côtés, chargés de paquets. A Jodoigne, apparemment vidée de sa population, la rue est encombrée, au carrefour, par des maisons éboulées autour d'un énorme entonnoir qui oblige la voiture à un détour. Il veut traverser la voie ferrée auprès de la gare pour aller vers Jauche et Hannut ; mais les effondrements et les trous provoqués par le bombardement de la veille rendent le passage impossible. Daumis et Aragon passent par Jauche et Jandrain et arrivent à Wansin où ils apprennent d'un tankiste que les Allemands occupent déjà Hannut, à quelques kilomètres de là.

Au matin du 12, l'ennemi entre au contact sur presque tout le front. De fortes reconnaissances blindées allemandes éprouvent le dispositif français.

Le Groupe blindé du colonel Eberach (une cinquantaine de chars) du 35^e Panzer Regiment de la 4^e Panzer Division, appuyé par de l'artillerie, débouche de Hannut et attaque le village Crehen défendu par des Dragons appuyés par les chars Hotchkiss. Les combats à Crehen vont durer plus de trois heures et seront très meurtriers et les blindés allemands subissent de lourdes pertes.

Vers midi, profitant d'une accalmie, les rescapés se replient vers Thisnes et Merdorp. Les chars allemands se replient également aux lisières du village, attendant le soutien de l'infanterie. L'artillerie française les obligera à reculer encore. La localité reste vide.

On trouve une scène dans le roman que l'on peut très précisément situer dans le village de Crehen, bien qu'il ne soit jamais nommé. Cette exactitude donne à ce passage un caractère indiscutablement autobiographique. Il met en scène deux personnages allant en ambulance chercher des blessés sur le champ de bataille.

En attendant, la sanitaire file sur la petite route. Elle a passé le groupe des motocyclistes repliés à l'entrée du hameau, leurs roulettes de côté, qui prennent le chemin en enfilade avec des F.M. Plus loin la sanitaire a dépassé une automitrailleuse camouflée dans le feuillage sur le talus. Tout semble s'être calmé. À peine la voix rauque d'une pièce à feu de temps à temps. Les arbres défeuillés du côté du vallon masquent pourtant la route boueuse. Là-bas, le vallon s'élargit, on passe une première agglomération, des petites fermes... D'une embuscade, des dragons ont surgi, vu la croix rouge, fait le signe de la main : allez, passez ! avec un mélange bourru d'affection et de mépris. On roule encore, une petite montée... le ciel devant le nez... le dos d'âne. « Arrête », dit Jean. Dans un coude de la route, soudain, une pente s'est amorcée. Il y a un découvert, trois cents mètres, et puis c'est évidemment le village. On voit les toits dans les pommiers fleuris. Devant les premiers bâtiments, un char versé... un char à nous...

Le silence du matin humide, avec une buée qui monte de la terre. Dans les champs abandonnés, tout à coup, une vache meugle, accourant vers les hommes. Elle saute sur la route et vient caresser la sanitaire de l'épaule. Jean voit ses yeux suppliants. Raoul jure. « Cette bête souffre... Il faudrait la traire : on n'a pas le temps... » il fait repartir d'un bond sa voiture au village. (...)

Le village est vide. Les points d'accrochage des deux côtés tiraillent, canardent à cinq cents mètres. Depuis une heure déjà, l'agglomération est abandonnée par les dragons et les chars détruits, onze chars français, jonchent les rues. Il n'y a que des morts. Les uns dans les tourelles, d'autres qui ont sauté à bas. Le cadavre d'un conducteur sur la porte d'une maison. Les murs éventrés. Le char du mort, probablement, qui a été se coincer là. Les maisons ici, ce n'est pas de la pierre : ça s'effondre facilement. Jean est descendu du siège. Il touche les corps avec une sorte de peur. À l'hôpital, il a vu des macchabées : rien de comparable. Retourner comme ça un homme jeune, fort, qui semble simplement accroupi dans une drôle de pose, et il retombe, et on voit tout à coup le visage... Une dizaine de morts. On ne peut pas les ramasser : si on allait trouver des vivants ? Puis il faut faire vite, parce qu'il y a quelque chose d'anormal à ce que les Allemands n'entrent pas dans le village. Peut-être attendent-ils des renforts. Si maintenant, venant de Huy ou de Waremme, une nouvelle colonne se présente, rien ne l'arrêtera.

Sous les pommiers blancs, quelque chose, vaguement, remue. Un chat peut-être. Ils s'approchent, mais de ce côté-là l'enclos n'est pas praticable. Raoul crie : « Reste ! J'y vais... » et il court en contre-bas. Jean songe qu'il a laissé avec ses affaires la photo de Cécile au poste de Blaze. Alain s'en occupera, se dit-il... C'est peut-être déplacé, dans ce village abandonné, avec les chars détruits, les morts... Raoul l'appelle. Jean le trouve à mi-route, qui a chargé un homme sur son dos, et l'homme gémit, sa tête brinquebale à droite et à gauche. Raoul, bien qu'il soit fort, n'en peu plus : « Tu ne sais pas ce que c'est lourd, un homme qui a mal ! »

Le sang du blessé lui a sali le visage. Qu'est-ce qu'il a ? Avant de le hisser dans la sanitaire, ils lui enlèvent le casque bordé de cuir, et Jean reconnaît l'un des officiers de Condé-sur-l'Escaut, qu'il a vu à la

popote de ces Messieurs, allant porter un pli à Blaze. Ce grand lieutenant qui n'a pas de menton, ou presque. Il râle. Il doit avoir le thorax défoncé et il est blessé aux jambes. Ils le mettent dans la voiture. Jean ne peut que fixer un garrot à la cuisse, on fera les pansements au poste. Un obus vient d'éclater à l'autre bout du village. L'ennemi tire dessus maintenant. Sur ce vide et ces morts ; il ne faut pas faire de vieux os ici.

(...)

Devant la petite grange aux lilas enrhumés, Jean et Raoul ont sauté à bas du siège. Parturier est sorti les aider. On ouvre la porte arrière de la sanitaire, on tire le brancard. Le Lieutenant de Versigny a la tête renversée, vers les lilas, vers le ciel... avec le bleu de la barbe, la bouche ouverte... son menton rentré... « Vous m'avez rapporté un mort », dit Parturier.

(...)

Il y a des chars sur la route avec leur vacarme écraseur. Des Somua qui arrivent de l'arrière. Les gens du poste, et là-bas, les dragons dans le hameau les regardent passer. Les chars montent vers le village vide, ils vont prendre la relève des morts. »

Ces chars sont les Somua du capitaine de Beaufort. Un peloton doit réoccuper Crehen, l'autre reçoit l'ordre d'obliquer pour prendre de flanc les chars allemands attaquant Thisnes. Les Somua surclassent les panzers et, profitant de la situation, les dragons se dégagent et quittent Thisnes pour Merdorp.

Vers 15h, le poste de liaison de Dieu-le-Garde est encerclé, puis dégagé par une contre-attaque de chars.

Vers 19 heures, le Colonel Eberach repart à l'assaut. Son avance ne se fait que sur deux kilomètres, sous une pluie d'obus, et se heurte à Thisnes, à un escadron du 11^e Dragons Portés et à un demi-escadron du 2^e Cuirassiers. Les Allemands subissent de lourdes pertes.

Les quelques panzers poussent jusqu'à Wansin, mais ils sont éprouvés par les tirs d'artillerie et bloqués par la destruction des ponts du ruisseau et les barricades. Les fantassins allemands sont repoussés par les défenseurs du village. Vers minuit, 20 à 30 panzers tentent une nouvelle attaque de Wansin, puis renoncent. Les défenseurs du village reçoivent l'ordre de se replier sur Jandrain.

Le peloton de Somua qui avait reçu l'ordre de réoccuper Crehen, outrepassé et fonce sur Hannut. Accueilli par un barrage de tir antichar, il vire au nord et fonce vers Thisnes et tombe par surprise sur un rassemblement allemand : il détruit quatre panzers et plusieurs camions, puis une batterie d'artillerie. La nuit tombe et les allemands se reprennent, mais le raid a été efficace : le colonel Eberbach (dont le véhicule a été incendié !) replie ses panzers, laissant les positions conquises à la garde de l'infanterie.

En fin de journée, la ligne Tirlemont-Hannut résiste toujours. Les cavaliers français ont stoppé l'avance allemande vers Jodoigne et Gembloux.

Il y a eu, au matin du 13 mai, lundi de pentecôte, un grand sentiment d'accalmie dans le Corps de Cavalerie, que l'on ressent au château de Jodoigne, où depuis plusieurs heures les blessés n'arrivent plus : ils sont dirigés sur le Centre d'Evacuation de Fleurus.

Mais à 11 heures, 80 chars allemands débouchent devant Orp-le-Grand et Orp-le-Petit. Ils submergent rapidement les deux points d'appui. Vers midi, une contre-attaque française a lieu tout au nord du dispositif, mais au centre, les Allemands progressent. Après une attaque d'infanterie stoppée par les défenseurs de Merdorp, plus de 200 chars légers et lourds, appuyés de lourds canons automoteurs, déferlent sur Merdorp et Jandrain. Une contre-attaque échoue. Merdorp est enveloppé et quelques uns des défenseurs survivants parviennent à se replier sur Jandrenouille.

A Jandrain, attaqué par 70 chars, la défense est acharnée. Une contre-attaque de chars Somua échoue à dégager le point d'appui dont la garnison succombera en fin d'après-midi.

35 chars allemands attaquent sur l'axe Maret-Marilles, une quarantaine débouche d'Orp-le-Grand, difficilement contenus par des contre-attaques. Au Sud de la 3^e D.L.M., l'attaque allemande se poursuit et atteint, puis conquiert de haute lutte, Jandrenouille.

A 15H45, la 3^e D.L.M. menacée d'anéantissement reçoit l'ordre d'abandonner le champ de bataille et de se replier derrière la ligne principale de résistance. Mais les défenseurs de Jandrain ne peuvent exécuter cet ordre : ils sont alors encerclés. Seuls les chars parviennent à forcer le passage. 200 soldats et officiers restent bloqués par une cinquantaine de panzers.

Dans l'après-midi, alors que les Allemands sont à deux kilomètres, Aragon et son G.S.D. quittent le château de Jodoigne dans la direction de Gembloux, et traversent la position principale de résistance, future ligne de front, là où la 2^e Division d'Infanterie Nord-Africaine a pris position.

C'est la fin de la bataille de Hannut qui fut la première bataille de chars de la seconde guerre mondiale. Les Français (principalement la 3^e D.L.M.) ont perdu dans cette bataille 105 chars — les Allemands en ont perdu 164 appartenant à deux divisions Panzer mais, restant maîtres du champ de bataille, ils pourront en réparer un certain nombre. Une partie des unités françaises sont à 40 % de leur capacité initiale. L'appui aérien a fait la différence : les Allemands ont engagés 300 bombardiers en piqué Stuka et 280 bombardiers bimoteurs Heinkel et Dornier. Le rapport du colonel Eberacht sur la bataille de Hannut a été conservé. On peut y lire: « *La raison décisive du succès allemand dans la bataille contre les chars français tient au fait que les français se sont toujours battus contre le régiment avec un petit nombre de chars. (...) Mais la valeur des équipages français doit être pleinement appréciée. Les équipages démontés des chars français continuaient à tirer sur les tankistes allemands à coups de pistolets.* »

Nous voici ce funeste 14 mai, jour du bombardement de Nivelles. C'est au personnage de Raoul Blanchard, ralliant le G.S.D. installé à l'ouest de la ville, qu'Aragon attribuera son expérience de l'évènement:

Aux premières lueurs du jour, Raoul entre dans Nivelles. Après tous ces villages, ça, c'est une vraie ville. Pas seulement parce que c'est grand, ni qu'il y a des maisons à plusieurs étages ni les églises, les vieux monuments. Une vraie ville surtout parce qu'il y a encore du monde dedans, des civils. Et des gens, sous le ciel tout rose, il va faire un de ces beaux temps aujourd'hui, qui sortent des maisons, à l'aube, ouvrent les volets. Des magasins d'alimentation. Pas très ravitaillés, mais enfin. Un café, un petit estaminet pour les ouvriers qui vont à leur travail. Bon Dieu, un jus, ce n'est pas de refus. Raoul n'a pas de quoi payer, mais on le sert. Les gens dans les rues, au bout d'un moment, on comprend que ce ne sont pas les indigènes, mais des réfugiés. Le centre de la ville a brûlé le douze mai, un bombardement d'avions, le malheur, c'est la Collégiale... Depuis ce moment, les troupes françaises ont été retirées de la ville, on a eu une petite alerte...

Raoul remonte dans la voiture. Comme il arrive vers le quartier brûlé, où les ruines des maisons écroulées et calcinées sont une vraie désolation, sous le ciel maintenant tout bleu, il voit brusquement des gens qui se mettent à courir. Raoul est si habitué au bruit des chars et des camions qu'il a oublié les avions même devant leur œuvre... Et voilà à nouveau l'enfer. Je vous jure que Raoul n'a plus sommeil, et ce n'est pas le café arrosé. Toute la ville est une tempête où les êtres humains courent comme des souris, cherchent un trou, se croisant, tournant en rond, les autos qui passent accélèrent, des trains de chevaux épouvantés, hennissant, font un cirque insensé, où des voitures versent, et par dix fois la sanitaire doit changer de direction pour éviter d'être prise dans cette démente, tandis qu'au-dessus tournent, tournent et soudain piquent les dragons ailés, les oiseaux sifflant la mort, et tombe à droite, à gauche... cette fois c'est pour nous... dans un bruit de verre et de tonnerre... les bombes et les maisons... les morts... les flammes... les cris... la poussière énorme qui cache tout soudain... la

poussière !

Combien de temps cette première vague a-t-elle duré ? Une heure ou dix minutes ? Personne ne peut le dire. Pas Raoul. On ne peut plus avancer par là avec une voiture parce que le sol est absolument, totalement jonché de verre brisé, des rues entières. Il y a dans les ruines à l'état naissant quelque chose qui stupéfie : à l'instant, ceci était une maison... maintenant ce n'est plus rien... et des meubles demeurent en suspens sur les plaies béantes, et des gens ensanglantés et fous traversent portant une femme par les pieds et sous les épaules...

Comme enfin Raoul trouve l'issue, une rue plus large, où l'on peut passer entre les débris, le ciel se remet à crier la fin du monde, et la deuxième vague s'abat sur Nivelles...

A la sortie de la ville, par un grand soleil et un ciel immense, paisible et bleu, d'un bleu éclatant, au milieu des décombres, la grande pancarte que Raoul se souvient d'avoir vue, passant par là dans l'autre sens avec Jean le 10 mai, toujours ironiquement debout : VISITEZ NIVELLES — SA COLLEGIALE — SON CLOÎTRE DU XII^e SIECLE...

On a gardé deux lettres d'Aragon écrites ce 14 mai. Une à Elsa, une à Jean Paulhan qui dirigeait à Paris la Nouvelle Revue Française. Durant toute la campagne de 40, Aragon a trimbalé dans une musette les épreuves du troisième roman du cycle Le Monde Réel : Les Voyageurs de l'Impériale, dont la NRF publiait les premiers chapitres. Ancien ami d'Aragon rallié à l'extrême droite, Drieu La Rochelle avait dénoncé la collaboration d'Aragon à la NRF, parce qu'Aragon avait dirigé le quotidien Ce Soir, proche du Parti communiste. Drieu la Rochelle avait ainsi écrit : « *Écrivain patriote bien qu'anti-démocrate, je ne veux plus collaborer à ne revue qui abrite en temps de guerre les écrits de l'ex-directeur d'un grand journal politique, Aragon, d'obédience étrangère.* ».

Paulhan avait répondu à Drieu : « *Je sais seulement qu'il est au front, où ni vous ni moi ne sommes, et exposé. (...) Il n'a jamais été, dans la Revue, un écrivain politique. Mais simplement le poète que la guerre a, jusqu'ici, le mieux et le plus fortement inspiré entre tous nos poètes. Et (il me semble du moins) le romancier qui a pris à toute une époque du roman français la vue la plus précise et la plus vaste.* »

A Schumberger, qui était entré dans la cabale du Drieu, Paulhan écrira plus tard : « *La France avait besoin de soldats (fussent-ils communistes) capables de se battre à fonds, comme Aragon, et non pas de bourgeois, d'avance assurés que tout était perdu, comme Drieu.* »

C'est le 14 mai, dans la localité de Bornival où le G.S.D. 39 s'était replié, et en voyant brûler Nivelles, qu'Aragon répond à Paulhan à propos des intrigues parisiennes de Drieu : « *La veille du jour où votre lettre m'atteint j'ai quitté par trois fois des villes à l'instant où l'ennemi y entrait. Voilà quatre nuits que je ne dors pas, sauf sur un siège de voiture, et encore. J'ai vu mes camarades déchirés en miettes, il y a des balles dans les parois de ma voiture, je regarde en vous écrivant brûler une ville traversée ce matin. J'ai cru ne jamais revoir qui j'aime. Le ciel est constamment tournoyé d'oiseaux terribles, et trois fois depuis que j'écris ces lignes j'ai dû m'interrompre pour me mettre à plat ventre (...). Je ne dis rien de tout cela pour me vanter, ni pour m'excuser. C'est comme ça, c'est comme ça, et j'en suis heureux, et je ne voudrais pour rien au monde changer de sort. Je bénis le ciel d'être encore assez jeune pour faire ce métier sans gloire, et pouvoir ne pas rougir au milieu des hommes. Mais il est vraiment impossible de ne pas rapprocher tout ceci de l'étrange et abject délire de ceux qui entendent donner et être seuls à donner, de leurs confortables vieillissements, des leçons de patriotisme.* »

Le G.S.D. est revenu en arrière de la 1^{re} Armée, à l'ouest du Canal de Charleroi, dans la journée du 15 mai. Il rejoint le QG divisionnaire à Rœulx dans la nuit du 15 au 16 pour s'installer à Thieusies, à 5 km à l'ouest de Rœulx.

Partiellement déployé le 15 dans l'église de Bornival, il a envoyé quelques ambulances à Écaussines où, à l'aube une quinzaine de bombes s'étaient abattues sur un train militaire belge. Le convoi a été

bloqué, les wagons en bois ont flambé, d'autres sont culbutés ou se chevauchent. Il y a eu 22 morts et 21 blessés, certains retirés de la fournaise, qui seront secourus par le G.S.D.

Le G.S.D. cantonne enfin près de son point de départ du 10 mai. La 3^e D.L.M. jouera son rôle dans la bataille des Flandres et le 26 mai, Aragon est cité à l'ordre de la brigade: *« Le général commandant la 3^e D.L.M. cite à l'ordre de la Brigade le Méd.-Aux. Aragon. Aragon toujours volontaire pour les missions périlleuses, est resté presque constamment au poste de relais menacé de son GSD avec 4 à 6 voitures depuis le 17 mai, exécutant avec précision les ordres de son médecin divisionnaire pour les mouvements de poste, les soins et les évacuations des blessés, en particulier dans les journées du 21 au 25 Mai. »*

Le 28 mai, à la capitulation belge, La 3^e D.L.M. tenait une position à l'Ouest d'Ypres. Le 29 mai, Aragon qui, avec son unité, est encerclé dans la poche de Dunkerque. Ils embarquent le 1^{er} juin sur un contre-torpilleur à destination de Plymouth.

En quelques mots si vous le permettez, j'évoquerai la fin de la guerre d'Aragon. La fin de sa guerre en tant que militaire je veux dire, puisqu'allait commencer pour lui l'épopée de la Résistance qui l'allait mener de cachot en maquis.

Le 2 juin, Aragon et son unité réembarquent de Plymouth vers la France, en compagnie de troupes marocaines. Le paquebot converti en transport de troupes essaie en vain de débarquer au Havre, à Cherbourg, à Saint-Malo et finit par atteindre Brest. Le 11 juin la 3^e D.L.M. retourne au combat contre les pointes allemandes aux environs de Vernon. Le 13 juin, veille de l'entrée des troupes allemandes à Paris, Aragon a une petite crise cardiaque.

Le 19 juin, la 3^e D.L.M. franchit la Loire aux Ponts-de-Cé, à six km au sud d'Angers. Vers le 20 juin, Aragon est fait prisonnier de guerre à Angoulême, il réussit à s'échapper tout de suite après avec six automobiles et trente hommes. Le 22 juin, tandis que Pétain signe la convention d'armistice franco-allemande, Aragon, ramasse des blessés sous le feu ennemi. Son comportement ce jour là lui vaudra la Médaille militaire et la Croix de guerre avec palme et cette citation à l'ordre de l'armée:

« Aragon, Louis, médecin du G.S.D. de la 3^e Division Légère Mécanique, Médecin Aux. d'un courage et d'un dévouement absolus. A donné au cours de la campagne l'exemple de l'abnégation la plus complète. Toujours volontaire pour les missions périlleuses, a relevé sous le feu, le 22 juin 1940, des blessés n'appartenant pas à la Division et a permis, par la rapidité de son intervention, de sauver la vie à plusieurs d'entre eux. »

Le 25 juin, Aragon se trouve en Dordogne. Elsa le retrouve dans des circonstances qu'Aragon racontera plus tard : *« Elsa m'a retrouvé d'une façon surprenante cinq jours après l'armistice du côté de Nontron, Dordogne, venant d'Arcachon où les Allemands l'avaient rattrapée partez in extremis de Paris. Elle ne savait pas le numéro de ma division, et se promenait sur les routes en cherchant l'insigne « Austerlitz » qu'elle m'avait vu porter, quand, après 80 km d'errements, elle l'a aperçu sur la poitrine d'un officier à qui elle a demandé s'il me connaissait, sans avoir remarqué que c'était un général, et par hasard le mien, et par hasard il me connaissait. Nous ne nous sommes plus quittés, c'est plus sûr. Nous sommes restés sur place un mois, Elsa mangeant avec les officiers et j'ai été démobilisé le 1^{er} août. De là un mois au château de R. de Jouvenel en Corrèze où j'ai repris figure humaine, car la Belgique, les Flandres, Dunkerque et après passage en Angleterre la campagne de France de la Basse-Seine à la Dordogne, ça vous met par terre un type de 43 piges, qui a un foie, et depuis Dunkerque, un cœur en compote. Je vous dirais que je n'ai pas compris comment on ne m'a pas fait tuer. J'ai eu une guerre qui n'est pas racontable, ça a l'air d'une vantardise, et pour les quelques fois où je me suis laissé aller à en parler, j'ai bien vu la petite rigolade dans l'œil des gens. Donc... »*

C'est là qu'Aragon écrira *Les lilas et les roses* après le 28 juin 1940. Il avait lu ce poème, qui résume sa campagne de 1940 à Jean Paulhan venu le voir. Paulhan l'avait transcrit de mémoire et transmis au *Figaro*, replié à Lyon.

O mois des floraisons mois des métamorphoses
Mai qui fut sans nuage et Juin poignardé
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
Ni ceux que le printemps dans ses plis a gardé

Je n'oublierai jamais l'illusion tragique
Le cortège les cris la foule et le soleil
Les chars chargés d'amour les dons de la Belgique
L'air qui tremble et la route à ce bourdon d'abeilles

Le triomphe imprudent qui prime la querelle
Le sang que préfigure en carmin le baiser
Et ceux qui vont mourir debout dans les tourelles
Entourés de lilas par un peuple grisé

Je n'oublierai jamais les jardins de la France
Semblables aux missels des siècles disparus
Ni le trouble des soirs l'énigme du silence
Les roses tout le long du chemin parcouru

Le démenti des fleurs au vent de la panique
Aux soldats qui passaient sur l'aile de la peur
Aux vélos délirants aux canons ironiques
Au pitoyable accoutrement des faux campeurs

Mais je ne sais pourquoi ce tourbillon d'images
Me ramène toujours au même point d'arrêt
À Sainte-Marthe Un général De noirs ramages
Une villa normande au bord de la forêt

Tout se tait L'ennemi dans l'ombre se repose
On nous a dit ce soir que Paris s'est rendu
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
Et ni les deux amours que nous avons perdus

Bouquet du premier jour lilas lilas des Flandres
Douceur de l'ombre dont la mort farde les joues
Et vous bouquets de la retraite roses tendres
Couleur de l'incendie au loin roses d'Anjou

Mesdames, Messieurs,

Nous vous remercions de votre attention, et nous sommes à votre disposition pour essayer de répondre à vos questions.